

N°1 | JUIN 2011

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

*POURQUOI
ÊTRE ÉCRIVAIN ?*

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Trimestriel (nouvelle série) |



SOMMAIRE

Éditorial.....	3
Pourquoi et pour quoi être écrivain?.....	5
Edmond Deman, libraire, éditeur, collectionneur.....	11
457 ^e Soirée des lettres – Mercredi 20 avril 2011.....	18
Les livres :	
André Goosse.....	27
Jean-Baptiste Baronian.....	30
Jean C. Baudet.....	32
Cahier Ghelderode.....	34
La vie au musée Camille Lemonnier.....	36
Brèves.....	37
Merci, l'arbre!.....	39

ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES
DE LANGUE FRANÇAISE

PRESIDENT

JEAN-PIERRE DOPAGNE

PRESIDENTE D'HONNEUR

FRANCE BASTIA

VICE-PRESIDENTS

EMILE KESTEMAN – MARIE NICOLAÏ

TRESORIER

JEAN PIRLET

ADMINISTRATEURS

DOMINIQUE AGUESSY | JEAN-BAPTISTE BARONIAN

JEAN C. BAUDET | JOSEPH BODSON

JOSEPH BOLY | YVES CALDOR

JACQUES DE DECKER | ANDRE GASCHT

ANNE-MICHELE HAMESSE | MICHEL JOIRET

JEAN LACROIX | FRANÇOISE LALANDE

JACQUES LEFEBVRE | CHRISTIAN LIBENS

CLAIRE ANNE MAGNES | PHILIPPE RAXHON

JEAN-LOUP SEBAN | MAX VILAIN

JEAN-LUC WAUTHIER

PHOTO DE COUVERTURE : Candice Degrève

ILLUSTRATIONS :

Portrait d'Emile Verhaeren par Théo Van Rysselberghe p.5 et 7

Edmond Deman à son bureau p.12

Armel Job p.38

COMITÉ DE RÉDACTION : Dominique Aguessy – Jean C. Baudet – Joseph Bodson – Jean-Pierre Dopagne – Michel Joiret –
Claire Anne Magnès – Jean-Luc Wauthier – CONCEPTION GRAPHIQUE : Nicolas Dandois

ÉDITORIAL

Il était une fois l'arbre...

Depuis les origines, l'arbre accompagne l'homme et son destin.

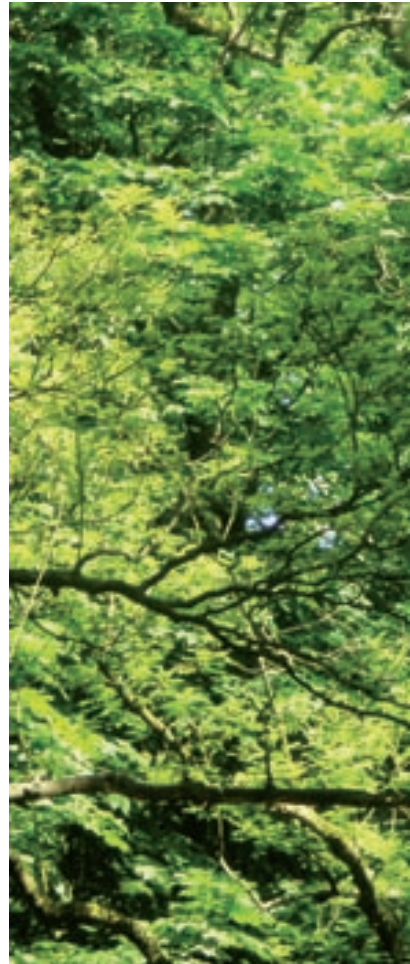
Dans ses mythes, d'abord: du chêne de Dodone qui hébergeait l'oracle de Zeus jusqu'au pin de Merlin, en passant par le cosmique Açvatta, l'arbre de la connaissance du bien et du mal ou le laurier d'Apollon, l'arbre fut l'agent privilégié de la communication entre les abysses, la surface de la terre et le ciel.

Dans son quotidien, ensuite: par analogie ou métaphore, l'homme fit de l'arbre son compagnon de lutte, de fête, de technique ou de science. Ainsi naquirent l'arbre de la liberté, l'arbre de Noël, l'arbre à cames, l'arbre de transmission, et tant d'autres, sans oublier l'arbre généalogique.

De l'écrivain, l'arbre fut, longtemps aussi, l'ami fidèle dont le vert feuillage, devenu feuilles blanches, accueillait sans compter l'alchimie de son verbe.

Mais l'homme fit de l'arbre ce que l'on sait. Comme le résume si justement Jacques Brosse dans sa *Mythologie de l'arbre*: « Les conséquences de la déforestation mondiale, nul ne peut aujourd'hui les ignorer, ni sa cause dérisoire, la consommation toujours croissante d'un papier détruit aussitôt qu'imprimé. »

Ce massacre de l'arbre n'est qu'une des raisons – mais non la moindre – pour lesquelles *Nos Lettres* adopte, dès ce mois de juin,



la cadence d'un trimestriel. Le temps n'est plus où l'information ponctuelle n'avait d'autre messenger que le papier; elle dispose aujourd'hui d'un coursier moins dendrophage, beaucoup plus rapide et surtout mieux adapté à l'éphémère: l'internet. Doublés par une lettre-papier pour nos membres qui ne sont pas encore reliés à la *toile*, la lettre informatique mensuelle et le site internet rénové seront désormais les relais de la vie immédiate de l'AEB. Quant à la revue, tout en condensant certaines informations ou comptes rendus accessibles sur le site, elle donnera la priorité à des questionnements qui touchent à la raison d'être d'une association comme la nôtre.

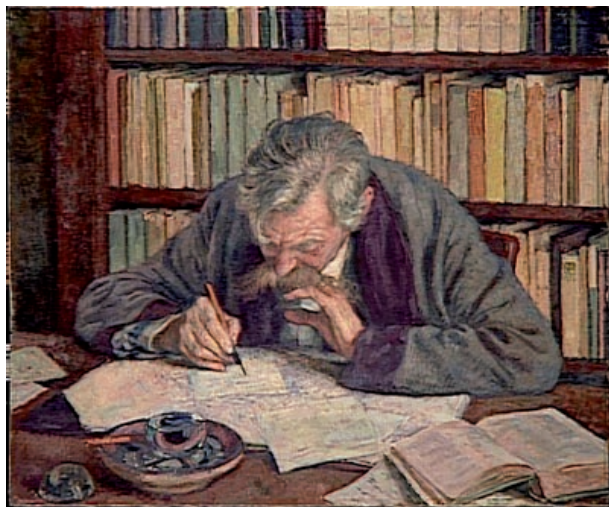
Ainsi, dans ce premier numéro « nouvelle forme », il nous a semblé urgent de poser la question de notre avenir. L'écrivain n'est-il pas, comme l'arbre, menacé de disparition? Ou du moins en situation de survie? Dans la tourmente d'une époque où certains voudraient faire croire que tout écrit est littérature et où le vécu, ou prétendu tel, prend le pas sur l'œuvre de fiction, il est légitime de se demander pourquoi – ou pour quoi – être écrivain.

Et si l'écran d'ordinateur a remplacé la feuille blanche, que notre ami l'arbre se rassure: l'écrivain du XXI^e siècle ne l'oubliera pas; il l'a d'ores et déjà enraciné dans son univers virtuel. Les fichiers informatiques ne sont-ils pas organisés en arborescence?

Jean-Pierre Dopagne

Jean C. Baudet

Pourquoi et pour quoi être écrivain ?



Qu'est-ce que la littérature ? En se posant la question en 1948, Sartre soulevait quelques vagues dans le paysage intellectuel parisien, vagues qui atteignirent en s'amenuisant des cercles toujours plus grands de ce peuple singulier que l'on appelle maintenant la francophonie, qui regroupe des hommes aussi divers que les partisans de Ouattara et ceux de Gbagbo en Côte d'Ivoire, les journalistes québécois et les Israéliens ou les Egyptiens ou les Flamands qui écrivent en français, les romanciers bretons, les poètes du Nord-Pas-de-Calais, ou encore les écrivains belges de langue française.

« *la littérature proprement dite n'apparaît qu'en Grèce, en même temps que naît la démocratie.* »

En faisant l'apologie de l'écrivain engagé, Sartre définissait la littérature comme une arme de combat politique, et il approuvait d'avance les romans qui dénonceraient les inégalités sociales, les poèmes qui annonceraient la fin des injustices et le bonheur, du moins le bonheur des ouvriers, des chômeurs et des étudiants, car les bourgeois, comme on sait, honnis par l'écrivain-philosophe, n'avaient pas droit au bonheur dans le cadre d'une *Weltanschauung* qui charge la bourgeoisie de tous les péchés du monde.

Mais la question soulevée par Jean-Paul Sartre, il y a 63 ans, n'était pas neuve, et l'on pourrait remonter au 1^{er} décembre 1881, quand, à Bruxelles, rue de la Madeleine, Albert Grésil fonde une nouvelle revue, *La Jeune Belgique*. Revue qui fait écho à *La Jeune France*, fondée à Paris en 1878. Albert Grésil est le pseudonyme d'Albert Bauwens (1861-1950). Les « Jeunes-Belgique » se voudront les continuateurs du Parnasse français et revendiqueront d'être les défenseurs, en littérature et en Belgique, de « l'Art pour l'Art ». La nouvelle revue était une réponse à la naissance d'un autre périodique, en 1881, *L'Art moderne*, fondé également à Bruxelles, par Edmond Picard (1836-1924). Car si la *Jeune Belgique* prônait l'Art pour l'Art, Picard et ses collaborateurs voulaient que les écrivains pratiquent l'Art pour l'Homme, ce qu'ils appelaient l'art « social ». Littérature engagée chez Picard, littérature désengagée chez Grésil-Bauwens. Et si, de 1881, on peut remonter au recueil de poèmes composé par Catulle Mendès (1841-1909), en 1866, qui, sous le titre *Le Parnasse contemporain*, inaugure la période des parnassiens français plus soucieux de beaux vers que de belles idées – contrairement à un Victor Hugo, par exemple –, on pourrait aussi remonter au Moyen Âge et opposer la littérature hagiographique (engagée au profit de l'Eglise) aux romans de Chrétien de Troyes et d'autres, qui n'avaient pour programme – comme les troubadours et les trouvères – que celui de distraire leurs lecteurs par des récits d'aventures plus ou

moins guerrières, de voyages plus ou moins pittoresques et de passions plus ou moins amoureuses. Je pourrais même remonter à la Haute Antiquité, et noter que ceux qui écrivaient, soit en hiéroglyphes soit en cunéiformes, sont des scribes et non des écrivains, c'est-à-dire qu'ils écrivent comme des fonctionnaires au service du pharaon ou des rois de Mésopotamie, et je remarquerai alors que la littérature proprement dite n'apparaît qu'en Grèce, en même temps que naît la démocratie, en considérant que ce n'est qu'alors que paraissent des hommes qui écrivent indépendamment du pouvoir politique, et même parfois contre celui-ci. Certes, Homère n'est pas encore ce que Sartre appellerait un écrivain engagé, mais il annonce l'esprit critique de ses successeurs, car on peut lire entre ses lignes admirables pour le moins une ironie quant au comportement et des princes et même des dieux.

L'apparition de la littérature et la naissance de la démocratie sont ainsi les deux faces d'un même avènement, celui de la pensée libre, c'est-à-dire libérée des traditions et des pouvoirs. Cela permettra aussi l'avènement de la philosophie¹, et ceci pose d'ailleurs le problème du rapport entre la philosophie et la littérature, qui est un aspect de la distinction entre la littérature engagée et celle de pur divertissement. Et puisque nous venons d'évoquer la philosophie, pourquoi ne pas avoir recours à ses catégories, pourquoi ne pas nous engager dans une recherche allant jusqu'au sein de l'être? On sait que cette recherche conduit aux difficultés métaphysiques les plus redoutables, comme par exemple la relation entre le corps et l'âme (Descartes), celle entre le phénomène et le noumène (Kant), celle aussi de toutes les superstitions qui consiste à distinguer le visible et l'occulte. Mais, justement, ce sont des difficultés signifi-

1 J'ai défini la philosophie comme un « discours qui rejette tous les discours », et donc comme une tradition qui s'oppose aux traditions, dans « De quelques discours et du reste », *Revue Générale* 143(1): 25-32, 2008.



« *L'écrivain ?
Un être dans l'être
duquel il est ques-
tion de paraître à
d'autres êtres, dans
son être rêvé plus
que dans son être
subi. »*

ves, et même éclairantes ! Elles nous éclairent (même s'il s'agit d'une « obscure clarté ») sur la condition de l'homme, et pas seulement de l'écrivain. L'homme se découvre devant l'obstacle, disait Antoine de Saint-Exupéry. L'enfer, c'est les autres, disait Sartre. Les formules sont innombrables, mais reviennent toujours à ceci. Il y a moi, et il y a le non-moi, et au sein du non-moi, il y a des réalités agissantes et imprévisibles : les autres. Pour l'écrivain, les autres c'est d'abord son public, son lectorat. La condition existentielle de l'écrivain, ce n'est pas d'écrire (comme écrivaient les scribes du pharaon), c'est d'écrire *pour un lecteur*, ce lecteur ne serait-il que lui-même, dans le cas du diariste ou de l'auteur n'ayant pas encore trouvé d'éditeur.

Mais qu'écrire à ses futurs lecteurs ? Il n'y a guère, si l'on va au fond des choses – c'est le programme du philosophe –, que deux sujets pour tout écrivain : lui et non-lui, comme il n'y a que deux réalités pour tout homme : moi et le monde. Nous le savons, tous les romans contiennent des éléments autobiographiques utilisés (consciemment ou non) par l'auteur, et tous les poèmes expriment (clairement ou non) les sentiments du poète. Ainsi, nous pourrions définir l'écrivain comme *tout homme ou femme qui écrit sur lui pour un public*, et la littérature devient alors l'art de parler de soi-même. L'écrivain ? Un être dans l'être duquel il est question de paraître à d'autres êtres, dans son être rêvé plus que dans son être subi. Car de même qu'au théâtre on ne montre pas les envers du décor, en littérature l'écrivain n'écrit que ce qu'il veut écrire. Qu'ont voulu écrire Albert Bauwens et Edmond Picard, Camille Lemonnier et Georges Simenon, ou moi-même dans cette tentative de définition du fait littéraire ? Quoi d'autre que *la bête humaine, la condition humaine, la terre des hommes, l'espoir, guerre et paix, la puissance et la gloire ou les chemins de la liberté* ? Car écrire sur soi, sur ses plus singulières spécificités, c'est toujours écrire sur l'humain, et c'est le paradoxe de la littérature qu'en fournissant à ses lecteurs de quoi oublier

pendant le temps de la lecture leur condition d'homme avec tous les tracassés de l'existence, c'est bien de ceux-ci que parle le littéraire, et même en lisant une aventure du commissaire Maigret ou en « se changeant les idées » avec une histoire de fantômes de Thomas Owen ou de Jean Ray, le lecteur est mené par le divertissement littéraire à évoquer sa propre mort, ses passions les plus personnelles, et ses fantômes familiers.

La littérature n'est pas la philosophie, et la poésie n'est pas une connaissance², mais le travail littéraire, en vers ou en prose, est une recherche de soi, c'est-à-dire de l'humain, qui explore les tenants et les aboutissants des réalités humaines, que l'écrivain s'engage jusqu'à dire ce qui devrait être, ou qu'il reste sur le seuil des injonctions éthiques et politiques, décrivant sans prétentions normatives des amours, des assassinats, des trahisons, des héroïsmes ou des lâchetés, ou même la presque indicible douceur d'une nuit d'été, ou la nostalgie des enfances.

Encore ne suffit-il pas de parler de l'homme – de soi ou des autres – pour faire de la littérature, et après tout un traité de médecine ou un manuel de sociologie ont aussi l'homme pour objet, et sont des textes – parfois fort bien écrits, d'ailleurs.

Qu'est-ce qui distingue un texte littéraire (qui toujours parle d'humanité³) d'un texte quelconque, annuaire du téléphone, recette de cuisine ou traité de médecine ? C'est la résonance. Si

2 J'ai étudié les tentations « cognitives » de la poésie contemporaine dans mon livre *Une philosophie de la poésie*, L'Harmattan, Paris, 2006.

3 Naguère, on appelait « humanités » ce que les jeunes gens devaient étudier après avoir appris à lire et à écrire. Il s'agissait essentiellement de littérature. Et les « humanistes » de la Renaissance ne s'occupaient pas d'autre chose que de « belles-lettres ».



« *L'écrivain
veut faire rire
ou pleurer.
Le philosophe
veut atteindre
l'intelligence
de son public.
L'écrivain vise
l'émotivité de
ses lecteurs.* »

un auteur écrit un texte pour un lecteur, c'est parce qu'il espère induire chez celui-ci un état émotionnel et cognitif semblable au sien, par ce mécanisme que les physiciens appellent la résonance et qui permet à un corps vibrant de transmettre un certain état vibratoire à certains objets distincts (mais tous les corps ne sont pas capables de vibrer). Cette transmission d'un état émotionnel – que les philosophes étudient dans une discipline qu'ils appellent l'esthétique – n'est pas limitée à la littérature, et concerne tous les arts. Le philosophe ou le sociologue qui écrivent sur l'être humain ne visent pas à partager une émotion avec leur lecteurs, et ne se soucient de leur style que pour être com ris. L'écrivain veut faire rire ou pleurer. Le philosophe veut atteindre l'intelligence de son public. L'écrivain vise l'émotivité de ses lecteurs. Mais pourquoi vouloir analyser l'homme, éventuellement soi-même, et pour quoi publier des textes visant à émouvoir? La réponse est d'une étonnante simplicité: « parce que l'écrivain aime ça »! Il n'y a pas d'écrivain malgré lui, et tout auteur écrit en liberté (publier, c'est autre chose⁴...). Mais quoi? Vous ne voudriez tout de même pas que j'explique le mystère du plaisir d'écrire en six pages? Alors que, depuis Alexander G. Baumgarten et son *Aesthetica* (1750), les philosophes les plus savants et les essayistes les plus subtils ont tenté de comprendre la magie de l'art et l'essence de la beauté, sans aboutir à une théorie de beau et du plaisir vraiment définitive.

Tiens, au fait! Que disait Sartre en conclusion de son livre de 1948? Je recopie: « *Le monde peut fort bien se passer de la littérature. Mais il peut se passer de l'homme encore mieux.* »

Cela n'engage que lui.

4 Je fais évidemment allusion aux différentes formes de censure. Tout écrivain peut écrire ce qu'il veut, mais il ne pourra pas publier n'importe quoi, même dans les Etats qui se vantent de garantir la liberté d'expression.

Claire Anne Magnès

Edmond Deman, libraire, éditeur, collectionneur

Le Musée Félicien Rops (Province de Namur)

Situé rue Fumal, dans le quartier piétonnier, si attachant, du vieux Namur, le Musée Félicien Rops abrite un remarquable ensemble d'œuvres de l'artiste né dans cette ville en 1833 et mort à Essonnes (région parisienne) en 1898. Peintre, graveur, dessinateur, illustrateur de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly, très lié aux milieux littéraires français et belges de son temps, Rops fut l'ami de Charles De Coster et un des illustrateurs de la première édition de *La légende d'Ulenspiegel* (1867).

On sait moins peut-être qu'il fut, en 1856, un des fondateurs de l'hebdomadaire satirique *Uylenspiegel*, sous-titré *Journal des ébats artistiques et littéraires*. S'il ne le dirigea que durant quelques mois avant d'en confier à d'autres l'administration et la direction, il continua de l'illustrer. Charles De Coster collabora à l'*Uylenspiegel* de 1856 à 1862 avec des textes littéraires et des commentaires d'actualité².

1 Titre complet : *La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*.

2 Ces textes ont été réunis et annotés par Raymond TROUSSON dans *Charles De Coster, journaliste à l'Uylenspiegel, Espace de libertés, Éditions du Centre d'Action laïque, Bruxelles, 2007, 340 pages*.

Pour quoi écrire et pour qui, si l'auteur ne rencontre pas le lecteur ? Entre les deux pôles de l'écriture, l'éditeur joue parfois un rôle capital...

À l'occasion d'une exposition, souvenir d'un Belge découvreur de talents belges.



Pour mieux connaître le Musée Félicien Rops, on dispose d'un ouvrage de qualité, *Musée Félicien Rops – Guide*, de Bernadette Bonnier et Véronique Carpiaux, auquel fut décerné, en 2006, le Prix de l'Éducation permanente et de l'Enseignement du Parlement de la Communauté française.

En plus d'ouvrir au public ses collections permanentes, le musée accueille périodiquement des expositions temporaires: artistes dont l'œuvre symboliste est contemporaine de celle de Rops ou permet, par son inspiration et son esprit, de nouer avec elle un «dialogue». Ce fut le cas, en 2010, avec «L'œuvre secrète de Gustav-Adolf Mossa» qui établit des «correspondances» entre Rops et Mossa, peintre aquarelliste niçois né cinquante ans après lui (1883-1971).

En 2008, le musée Rops présentait «Le musée imaginaire de Maeterlinck» qui mettait en valeur les liens entre Félicien Rops et le monde littéraire. Intitulée «Impressions symbolistes. Edmond Deman (1857-1918), éditeur d'art», l'exposition de ce premier semestre 2011 est consacrée à Edmond Deman, éditeur bruxellois du tournant du XIX^e au XX^e siècle. Deman et Rops entretenirent de très bonnes relations professionnelles d'artiste à éditeur et furent unis par une véritable amitié.

L'exposition et le catalogue qui l'accompagne ont pu être réalisés grâce au travail de longue haleine mené par l'essayiste et bibliophile Adrienne Fontainas. Décédée en décembre 2010, membre de l'Association des Écrivains belges de langue française, vice-présidente de l'Association internationale de Bibliophilie, A. Fontainas s'est spécialisée dans les éditions d'Edmond Deman et l'œuvre quelques-uns des artistes avec lesquels il a collaboré. *Edmond Deman éditeur (1857-1918). Art et édition au tournant du siècle*³ qu'elle

écrivit avec son mari Luc Fontainas, a été couronné du Prix littéraire de l'Essai décerné par le Parlement de la Communauté française en 1999.

Adrienne Fontainas : Edmond Deman éditeur

« Le nom des éditeurs figure en bonne place sur la couverture d'un livre, mais que savons-nous la plupart du temps de leur vie et de leurs travaux ? Ils sont souvent méconnus dans l'histoire littéraire alors que leur rôle de révélateurs d'écrivains ou d'artistes est parfois capital. »

Ainsi débute l'ouvrage qu'Adrienne et Luc Fontainas ont consacré à Edmond Deman, à sa vie, à ses éditions ; essai aussi rigoureux que passionnant et qui fourmille d'informations relatives non seulement à l'éditeur mais aussi aux amis, artistes, collaborateurs, écrivains, libraires et amateurs d'art de l'époque.

Nous ne pouvons trouver de meilleur préambule à l'exposition 2011 du Musée Félicien Rops que le paragraphe qui suit immédiatement celui que nous venons de citer : « Tel est le cas d'Edmond Deman, qui ne publie pas seulement les Belges Verhaeren et Maeterlinck, mais aussi les Français Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, Bloy et bien d'autres. Les illustrateurs de ses livres sont tout aussi importants : Renoir et Manet, Redon et Rops, Van Rysselberghe, Khnopff, Lemmen, pour ne citer que les principaux. » Et les auteurs d'ajouter que si la plupart de ces artistes sont aujourd'hui célèbres, il n'en va pas de même de l'éditeur, tombé « dans un oubli relatif. Peut-être est-ce dû au fait que son travail

3 Adrienne et Luc FONTAINAS, *Edmond Deman éditeur (1857-1918). Art et édition au tournant du siècle*, Collection Archives du futur, Éditions Labor, Bruxelles, 1997, 356 pages. Luc Fontainas est décédé avant la publication de l'ouvrage.

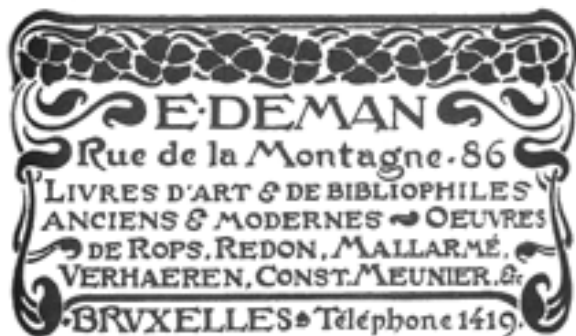
est presque artisanal. Il ne publie qu'une cinquantaine d'ouvrages, tirés à un petit nombre d'exemplaires, pour des bibliophiles» (p. 1)

La couverture du livre reproduit la marque créée en 1888 pour l'éditeur Deman par le peintre, dessinateur et graveur Fernand Khnopff (1858-1921). L'enseigne publicitaire pour le libraire, insérée page 205, est due à Georges Lemmen, peintre néo-impressionniste, aquafortiste, critique d'art, qui réalisa également de nombreuses affiches et s'illustra dans les arts appliqués (1865-1916).

En plus de l'ouvrage de référence que constitue *Edmond Deman éditeur (1857-1918)*, on doit à Adrienne et Luc Fontainas une bibliographie des *Publications de la Librairie Deman* (1999) ainsi que le catalogue *Théo Van Rysselberghe. L'ornement du livre* (1997), et à Adrienne Fontainas diverses études publiées en revues ou destinées aux visiteurs d'expositions: *Odilon Redon et ses amis belges*, *Mallarmé et ses amis belges*, *Edmond Deman, éditeur de Mallarmé* ainsi que de nombreuses traductions vers le français pour des musées d'Anvers, de Gand, de Saint-Amand, de Bruxelles.

Edmond Deman

Edmond Deman naît à Bruxelles le 26 mars 1857. Étudiant en droit à l'Université de Louvain, il rencontre Iwan Gilkin et Émile Verhaeren. À cette époque déjà, il fréquente les ventes publiques de livres rares. Il interrompt ses études en 1880 pour se marier avec Constance Horwath. Le couple aura deux filles, Gabrielle et Paule. En 1880, Deman fonde un cabinet de lecture, «La Lecture universelle», auquel s'ajoute bientôt une librairie spécialisée en livres rares et précieux. Le cabinet de lecture comptera 100 000 volumes en 1895! Marchand d'art – dessins, estampes, aquarelles, toiles, autographes – Deman publie des catalogues de ventes publiques et se crée aussi une collection personnelle. Il découvre, aime et fait



Placard publicitaire de Lemmen dans L'Art moderne

connaître des artistes contemporains français et belges : Camille Pissarro, Maurice Denis, Odilon Redon, Léon Spilliaert, Armand Rassenfosse, Constantin Meunier, Fernand Khnopff, Georges Minne, James Ensor, Théo Van Rysselberghe – lequel sera un ami très cher. En 1888, Deman devient éditeur et publie ses quatre premiers livres : *Les Soirs* d'Émile Verhaeren, *Les poèmes d'Edgar Poe* dans la traduction de Stéphane Mallarmé, *Les Débâcles* de Verhaeren et le *Traité du verbe* de René Ghil. Frontispices, ornements, portrait ou fleuron sont signés par Odilon Redon, Fernand Khnopff, Édouard Manet.

De 1888 à 1912, Edmond Deman publie cinquante-quatre ouvrages, de poésie principalement, ainsi que des albums de planches : Odilon Redon, Constantin et Karl Meunier, Auguste Donnay. Les volumes sont tirés en nombre réduit, imprimés sur beau papier, illustrés de frontispices et d'ornements. Parmi les auteurs publiés par Deman, Émile Verhaeren occupe une place de choix : pas moins de quatorze livres de poèmes ! Entre autres écrivains belges figurent Iwan Gilkin (*La damnation de l'artiste, Ténèbres*), Maurice Maeterlinck (dramas pour marionnettes puis le *Théâtre* en trois



volumes), Henry Maubel, Georges Marlow, Fernand Crommelynck (*Le sculpteur de masques*), Thomas Braun ; Eugène Demolder, Camille Lemonnier et Jules Destrée en tant que critiques d'art. Parmi les Français, citons Stéphane Mallarmé (trois livres), Léon Bloy, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, la correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset...

Fumée d'Ardenne, de Thomas Braun, est le dernier livre publié par Deman (1912). Pendant la guerre, l'éditeur et sa famille s'engagent dans la résistance contre l'occupant. Malade et très affaibli, Deman part pour Le Lavandou où il possède une maison. C'est là qu'il meurt le 9 février 1918. Il est enterré à Bormes-les-Mimosas. Sa fille cadette se chargera de liquider la librairie et de vendre la maison de Bruxelles.

Au musée Félicien Rops : « Impressions symbolistes. Edmond Deman (1857-1918), éditeur d'art »

L'exposition proposée du 29 janvier au 20 mai 2011 par le Musée Félicien Rops fait revivre Edmond Deman selon un triple angle de vue: l'homme, le libraire et marchand d'art, l'éditeur – représenté par cinquante-et-un de ses livres.

Au centre de la première salle, sombre et très « fin de siècle », des vitrines offrent photographies, lettres et objets qui évoquent Deman, sa femme, ses filles, ses amis, son cadre de vie. Aux cimaises, *La Mort au bal*, de Félicien Rops, un portrait de Verlaine qui ornait la demeure bruxelloise des Deman, un Spilliaert...

On traverse un vestibule tout en blancheur. Quelques commentaires d'époque, brefs mais significatifs, sont inscrits sur les murs que décorent discrètement des ornements typographiques de Van Rysselberghe, comme dans la salle où l'on pénètre ensuite. Six

artistes y sont présentés: Rassenfosse, Redon, Spilliaert, Khnopff, Van Rysselberghe et Minne; eaux-fortes pour *Le Rideau cramoisi*, illustrations pour *Les fleurs du mal* et pour Iwan Gilkin, projet de couverture pour *Le sculpteur de masques* et illustration du *Théâtre* de Maeterlinck, marque pour l'éditeur Deman, dessins pour *Les campagnes hallucinées* et *Les villes tentaculaires*, sculptures de bronze. Dans les vitrines, sont exposés des catalogues du libraire, des éditions de Verhaeren, le théâtre de Maeterlinck illustré par Auguste Donnay. De petits écrans font défiler des pages ornées d'illustrations originales, comme celles de Spilliaert pour le *Théâtre* de Maeterlinck.

À l'étage, les livres édités par Deman s'ouvrent en V dans des vitrines; ils se suivent dans l'ordre chronologique de leur publication. Aux murs sont accrochées des œuvres d'artistes découverts, appréciés, aimés par le collectionneur: James Ensor, Charles Doudelet, Eugène Carrière, Henri Evenepoel, Constantin Meunier, Karl Meunier, Maximilien Luce, Jean Delville, Georges Lemmen, Henri Thomas, Camille Pissarro, Maurice Denis... Elles proviennent de collections privées ou de musées, dont le Musée communal d'Ixelles, le musée d'Orsay (Paris), le Kröller-Müller d'Otterlo (Pays-Bas)...

Le catalogue largement illustré de l'exposition offre, entre autres, des textes de Véronique Carpiaux, conservatrice du musée Rops, et d'Adrienne Fontainas. Il permet de mieux garder en mémoire ces « impressions symbolistes » qui nous ont réjoui l'œil et le cœur.

« *Le nom des éditeurs figure en bonne place sur la couverture d'un livre, mais que savons-nous la plupart du temps de leur vie et de leurs travaux? »* »



457^e Soirée des lettres – Merc

© Pierre Moreau

Jean Botquin,

Bréviaire du quotidien,

poésie, éd. du Cygne, présenté par Daniel Berditchevsky

Rappelons tout d'abord que Daniel Berditchevsky a été aide-pasteur dans la région du Borinage où Vincent Van Gogh exerça son ministère. C'est aussi un fervent bibliophile.

Il propose, en épigraphe à cette présentation, un texte tiré de la revue *Le Ciel bleu* qui parut de février à avril 1945, et à laquelle collaborèrent Colinet, Dotremont, Mariën, Scutenaire, Magritte. Il s'agit d'un texte de Kafka, qui dit notamment: *Il n'est pas nécessaire que vous sortiez de la maison. Demeurez à votre table et écoutez (...)* Le monde s'offrira à vous pour être mis à nu.



redi 20 avril 2011



De même, au Japon, chez Basho, Ryokan, dans leurs poèmes, règne une philosophie de l'instant, du *Carpe diem*, cueillir le jour. Et Fénelon, dans sa forêt de Colfontaine, parlait du *moment présent, petite éternité pour nous*.

Dans un livre précédent de Jean Botquin, *Ténééré*, on relève la fascination du désert, de Théodore Monod, mais aussi, dans la seconde partie du livre, de l'Insoumise, Fatma, une Kabyle opposée à l'invasion française: *Elle s'arrêta pour écouter les vibrations du monde, que la plupart n'entendent pas*.

Une première question à l'auteur: pratiquer cette forme de poésie, n'est-ce pas une gageure pour un Occidental?

Entre hier et demain

Dorénavant, les comptes rendus intégraux des Soirées des Lettres ainsi que les critiques de livres trouveront place sur notre site internet www.ecrivainsbelges.be et seront relayés par *La Lettre de l'AEB*.

La Soirée d'avril est relatée en ces pages car tout changement ne se fait pas en un coup de baguette magique...



Jean Botquin: C'est beaucoup plus difficile que ce que l'on pense. Mais je ne me suis pas posé la question avant de commencer. C'était il y a deux ans, suite à une rencontre à l'ambassade du Japon. Et à présent, j'adore en écrire...

DB: Et qu'en est-il de votre vocation littéraire? On trouve parmi les écrivains beaucoup de professeurs, mais peu de banquiers...

JB: Il y a tout de même Supervielle... Il y a effectivement parmi les banquiers des musiciens, des peintres, des sculpteurs, mais peu d'écrivains. Y aurait-il contradiction? Je n'en ai pas fait état au cours de ma carrière, mais ce monde m'a beaucoup inspiré, pour des romans, des récits.

Mais la poésie me tentait dès mes humanités. On peut en faire n'importe où... J'ai commencé à publier au cours de l'avant-dernière année de ma carrière.

DB: Vous avez publié quatorze ouvrages?

JB: Surtout de la poésie.

Daniel Berditchevsky passe alors aux appréciations des critiques: Michel Joiret, qui parle d'une attitude philosophique cohérente, d'une perception presque miraculeuse de l'instant. Michel Ducobu évoque, lui, ses versets parfois énigmatiques.

Quant à lui, le présentateur songe à Angelus Silesius, ce mystique du XVII^e siècle, à son *Pèlerin chérubinesque: La rose est sans pourquoi/ Elle fleurit parce qu'elle fleurit.*

Daniel Berditchevsky lit ensuite quelques poèmes de la section *L'amour en automne*, fortement marqués d'érotisme. Jean Botquin enchaîne en lisant d'autres textes.

Pour répondre à une question du présentateur, il note que la seconde partie offre des textes plus longs, opposant ainsi divers genres de poésie pour en marquer les contrastes. Le haïku est devenu pour lui une sorte de drogue. La marche, dont il est un fervent, prépare l'écriture. Il évoque ainsi une promenade à Lombise, une drève de hêtres rouges qui mène au cimetière. Son texte s'enrichit de photos, qu'il présente sur Facebook.

Et Daniel Berditchevsky terminera par une lecture de Joubert, pour rester dans la note.

Un égal amour de la poésie, mieux que jamais lieu de rencontre entre gens venus de lieux, d'horizons très différents, un amour engagé ici en des sentiers qui viennent de très loin et peuvent mener très loin... Cet étonnant paradoxe, la concordance du proche et du lointain, par cet après-midi d'avril où le printemps ressemble déjà à l'été, ce qui n'a pas empêché un public très nombreux de nous rejoindre.

« Un égal
amour de la
poésie, mieux que
jamais lieu de
rencontre entre
gens venus de
lieux, d'horizons
très différents, un
amour engagé ici
en des sentiers qui
viennent de très
loin. »



Adolphe Nysenholc,
L'enfant terrible de la littérature,
 études, éd. Didier Devillez

Thomas Gergely, qui devait se charger de la présentation, est malheureusement absent ; c'est Jean-Loup Seban qui prendra la relève, au pied levé, et il le fera fort bien.

Il commence par évoquer le phénomène du génocide, dont la femme et l'enfant sont les premières victimes. Mais quelle est la raison de la présente étude ?

AN : Ma propre autobiographie, *Bubelè, l'enfant à l'ombre*, m'a poussé à m'intéresser à celle des autres. Il ne faut pas confondre autobiographie et récit de vie. Dans l'autobiographie, des écrivains, comme Georges Perec, cherchent une forme pour parler de ce qu'ils ont vécu. Et j'ai trouvé pas mal de romans qui traitent du sujet... Friedlander avait quatorze ans au moment des faits. Son autobiographie parle à la fois du passé et du présent, en récit alterné. Perec,

lui, dans *W ou le souvenir d'enfance*, avait six ans. Il est resté dans le silence pendant cinquante ans, marqué par la nécessité d'être dérobé à la vue de la Gestapo. Boris Cyrulnik a écrit à septante-deux ans, refoulant la séparation d'avec ses parents. Un silence extrêmement lourd, comme s'il était resté caché toute sa vie.

Perec disait : *Je n'ai pas de souvenirs d'enfance*. Il a écrit un livre double, ce qui s'est passé pour lui, et la déportation. Il a inventé un récit à la Jules Verne, où ses héros aboutissent dans un camp de concentration, non loin de la Terre de feu. Une écriture blanche : il ne veut pas déranger les autres, et n'arrive pas à exprimer ses émotions.

Rester caché ou être dévoilé ? Telle est l'équation qui se pose pour la plupart des auteurs, et ils vont développer des stratégies diverses. L'auteur doit souscrire aux lois de la poésie et de la rhétorique, et l'écriture les protège, est leur cote de mailles. Cela crée un masque, per-sona.

Ainsi, Raymond Federman, qui est un peu l'équivalent américain de Perec, était présent lors de l'arrestation de ses parents, qui l'ont poussé dans un cagibi. Il a écrit sa panique, qui ne passait pas. Un texte déjeté, où il joue aux dés avec les mots. Il l'a traduit lui-même en français. Goldschmidt, le traducteur de Kafka, a écrit un roman, *La traversée des fleuves*. Sa vie, il l'a écrite en allemand. Ethel Hannah était cachée dans une ferme. Jerzy Kozinski, lui, a écrit un roman à propos duquel on a longtemps cru que c'était une autobiographie, et qui lui valut des lettres de menaces. Renée Roth-Hano, dans *Touchons du bois*, raconte son séjour dans un institut catholique.

Et lui-même ? demande le présentateur.

Lecture d'un bref passage : Quant à moi, dans *Bubelè*, j'ai voulu rendre hommage à mes sauveurs, exorciser mes démons. J'ai aussi

« J'ai voulu
rendre hommage
à mes sauveurs,
exorciser mes
démons.
J'ai aussi voulu
écrire par amour
de la langue
française, pour
me donner
une langue
naturelle. »



voulu écrire par amour de la langue française, pour me donner une langue naturelle. Pour me protéger d'une cotte de mailles. Pour vivre ma vie, pour être aimé.

De cette courte lecture, il ressort que l'auteur dont il avait oublié le nom, et qui avait parlé d'une cotte de mailles, c'était lui-même. *Bubelè, l'enfant caché*. Peut-être pourrait-on évoquer ici cet *Enfant laboureur*, dont parlait Gabriel Ringlet. Et cet enfant mystérieux que, dans la mythologie romaine, un laboureur découvre en creusant son sillon. Mais les faits parlent d'eux-mêmes, bien mieux que je ne pourrais le faire, et je laisserai là tout commentaire.

Daniel Simon,

Dans le parc, textes brefs, éd. M.E.O.,

présentation par Jean-Pierre Dopagne

Daniel Simon, né à Charleroi, a habité Bruxelles, Liège... Journaliste, éditeur, écrivain de théâtre. Il a créé le théâtre *Traverses*...

DS: Oui, j'ai été un nomade entre l'Europe et l'Afrique. J'ai reçu le prix de la SACD, et puis, ayant été prof, on n'oublie pas *L'Enseigneur...* Lansman m'a envoyé mener des ateliers d'écriture au Portugal, en Afrique, confronter l'écriture à l'aporie. C'était lié chez moi à quelque chose de très intime: on est ancré ou on ne l'est pas. Pour ma part, je ne suis ancré que dans l'écriture.

Le présentateur évoque l'épigraphe de Jacques Réda, cette notion de passage, qui revient toujours chez lui. Un ancrage ?

La question du temps m'intéresse beaucoup. Comment éviter d'être ailleurs, dans le futur ou le passé? On est toujours dans cette stupide différence. Et puis il y a Brassens, sa chanson, Les Oiseaux de passage. Lire, c'est aussi faire ce passage. L'écriture.

Et la nature.

Je ressens une véritable sidération devant la nature. Ces grands arbres qui seront toujours là quand je serai mort. L'oscillation du déploiement de sa disparition, à la nature.

Des textes brefs par incapacité à en écrire de longs? Mais la seconde partie est faite de textes plus longs.

J'adore Louis-René des Forêts. Le Bavard. Celui qui parle trop et ne sait plus écrire.

Dans la seconde partie, *Etonnements, Marrakech, Coups de sang...* comme si tu étais étonné d'être vivant. Et puis, il y a des coups de sang qui nous laissent ravis...

*« De cet
entretien à
bâtons rompus,
on retiendra
une évidente
complicité, entre
un auteur possédé
par la passion
d'écrire, d'habiter
toutes les maisons
de l'écriture, et
un présentateur
pénétrant. »*



J'en éprouve devant la vulgarité, la confusion, la pudibonderie. Le discours démocratique qui masque la porosité. Nous vivons un temps qui inverse la proposition d'Aristote, où la vision de l'horreur nous éloigne de l'humain, au lieu de nous réconcilier.

Une forme très classique, pour des textes écrits entre 2000 et 2010.

L'épopée, qui m'a beaucoup marqué, n'a ni début ni fin.

Dans la seconde partie, l'oralité, la musique dans la vie...

Je me méfie de l'alexandrin.

Et pourtant, tu en fais souvent (suit la lecture d'un texte, qui, de fait, se découpe aisément en alexandrins). As-tu toujours la même écriture, ou bien uses-tu de plusieurs ?

Je retravaille pour l'instant trois pièces de théâtre. Et puis, il y a la poésie... pour ne pas vivre une journée en idiot.

Tu animes des ateliers. Est-ce que tout le monde peut devenir écrivain ?

Non, bien sûr, et les ateliers en Europe ne forment pas des écrivains.

De cet entretien à bâtons rompus, on retiendra une évidente complicité, entre un auteur possédé par la passion d'écrire, d'habiter toutes les maisons de l'écriture, et un présentateur pénétrant.

André Goosse,

Façons belges de parler,

Le Cri–Académie royale de langue et de littérature françaises, 658 p., 2011



Il s'agit en fait des chroniques d'André Goosse parues dans *La Libre Belgique* après 1969, un lundi sur deux, sous le titre *Façons de parler*. La préface et les notes sont de Christian Delcourt et de Michèle Lenoble-Pinson.

Ces articles ont tout d'abord pour le lecteur un intérêt que je dirais volontiers anecdotique: il y découvrira nombre d'étymologies surprenantes ou amusantes, s'apercevra que telle expression, tel mot qu'il croyait français sont en fait des belgicisms, tandis que tels autres, qu'il tenait pour des belgicisms, sont bel et bien usités en France. Tout cela s'appuie sur une solide érudition, et sur un éventail de lectures qui ne manquera pas de surprendre par sa variété: cela va des documents administratifs aux journaux, des chroniqueurs du haut Moyen Age jusqu'à des auteurs français un peu négligés aujourd'hui, ou des auteurs belges que fréquentent seuls les spécialistes (ainsi James Vandrunen, explorateur bruxellois en pays wallon, injustement oublié, mise à part une communication de Paul Delsemme à l'Académie en 1999). Est également évoqué, par



exemple, le *Journal du Sire de Gouberville*, savoureux tableau de la vie quotidienne en Normandie à la Renaissance.

Mais ce sont surtout les qualités de fond du grammairien qui retiendront l'attention, à la fois par sa tournure d'esprit et sa méthode.

Tournure d'esprit? Tout d'abord une exemplaire modestie, alliée à une grande gentillesse, une véritable amitié pour ses lecteurs, qui de toutes parts lui envoient questions, commentaires et références. A la limite, ses chroniques pourraient se nourrir exclusivement des réponses qu'elles provoquent. Il a, chaque fois, la réaction juste, qu'il s'agisse de tempérer des interprétations trop hâtives, d'encourager les timides, de stimuler le zèle des curieux. Ces chroniques mériteraient une analyse stylistique comme celle que pratiquaient les *Cahiers d'analyse textuelle*: on y verrait, par exemple, et c'est très significatif, que l'impératif y est extrêmement rare. Il suggère plus volontiers que d'ordonner.

Remarquable aussi sa façon de concevoir et de traiter les belgicis- mes: avant d'admettre un mot, une expression dans leur nombre, il s'assure avec la plus grande précaution qu'ils ne sont nulle part repris dans l'usage français. Et il ressort bien souvent de l'enquête que le mot en question se retrouve dans certaines régions de France, souvent limitrophes de notre pays, quand ce n'est pas dans l'entièreté de l'hexagone.

L'idée-force, sur laquelle il revient fréquemment, que nos belgicis- mes sont à mettre sur le même pied que des expressions françaises propres à certaines régions, est on ne peut plus juste, et semble avoir échappé à beaucoup de grammairiens français, qui se font de l'hexagone une vision exagérément homogène. Le français régional n'est pas l'exclusivité des Belges, des Suisses et des Canadiens.

Autre caractéristique: une aversion profonde, déclarée, envers le jargon prétentieux de certains, qu'il s'agisse de l'administration, des journaux, de la publicité. Assez souvent, il se gausse des pédants et montre leur influence néfaste sur la langue, influence dont le résultat le plus clair est de compliquer inutilement des choses simples en elles-mêmes, dans le seul but d'étaler leurs connaissances

Assez souvent aussi, comme à propos d'*estaminet*, *vêprée*, il fait appel au vieux français, aux langues régionales ou limitrophes. Et, lorsque plusieurs hypothèses se présentent, ses choix sont toujours marqués au coin du bon sens et de la prudence, quitte même à avouer son indécision.

Un attachement profond, qui ravira beaucoup de lecteurs, dont je suis, à nos dialectes. Il ne faut pas oublier qu'André Goosse est aussi membre de la Société de Langue et de Littérature wallonnes, et qu'il en connaît un bout. A différentes reprises, par exemple, il cite *No Catiau*, la revue des Montois de Bruxelles.

On n'en finirait pas d'énumérer ses qualités, qui transparaissent dans cet ouvrage: le sens de l'humour, la précision, le souci du détail...

Si ses citations nous permettent de pénétrer un peu indiscrètement dans sa bibliothèque, et d'y relever certaines prédilections, pour La Varende ou Ernest Pérochon par exemple, parmi les moins connus, elles nous introduisent surtout dans «l'atelier» d'un honnête homme, qui ne traite à la légère ni les gens, ni les livres, les uns d'ailleurs n'étant pas à séparer des autres. Ces qualités ne sont pas seulement celles d'un grammairien, elles sont celles de l'homme que nous nous plaisons à saluer ici.

Joseph Bodson

« *nos belgicismes
sont à mettre sur
le même pied que
des expressions
françaises propres
à certaines
régions* »

Jean-Baptiste Baronian,

Dans les miroirs de Rosalie,

roman, éd. de Fallois – L'Age d'homme, 187 p., 2011

Un polar, oui, mais aussi plus qu'un polar. Le polar est relativement classique : un meurtre, un inspecteur et son adjoint, des témoins, des suspects, de fausses pistes... Mais l'inspecteur brise quelque peu avec les conventions du genre : facilement découragé (même s'il retrouve son flair et son énergie au moment opportun), fatigué de son métier : *Je me suis redressé. J'ai eu le sentiment, le sentiment absurde, d'être ridicule et clownesque – un minable bouffon déguisé en flic.* (p.143)

Je ne vois guère que les détectives ou agents secrets de Graham Greene pour s'analyser et se décourager de la sorte.

À côté de cela, un sens de la famille très marqué : son adjoint, envers qui il éprouve des sentiments quasi paternels, et qui les lui rend bien ; son épouse, qui apparaît rarement : un moment de sensualité forte, au début, mais qui ne va pas jusqu'à l'aboutissement ; par la suite, une forme dans le lit, endormie, qu'il ne réveille pas. Et enfin, l'épouse disparue, enlevée Dieu sait par qui.

La dernière phrase du roman : *Il tourna le dos à Raoul Dietrich et partit en trottinant vers sa voiture, la tête dans les épaules, sous le lourd soleil de midi,* marque bien son désarroi.

Disons encore, pour être complet, que l'inspecteur Bergman est très sensible aux mauvaises odeurs, et qu'il n'en manquera pas, au fil des découvertes macabres; et que l'assassin, lui, se prend pour un grand justicier, et punit sans pitié les écarts sexuels.

Voilà, vous avez tous les éléments du puzzle, il ne vous reste qu'à les assembler. Bien plus qu'un polar, je vous le disais en commençant: l'atmosphère du roman fait songer, par moments, à celle des romans de Mauriac; et puis, il y a ce jeu des miroirs et des doubles. Rosalie pourrait s'appeler Alice, une Alice aux fantômes multiples (la couverture du livre est assez évocatrice), chacun des personnages, au fil du récit, évolue et se modifie. Quant à Bergman, même s'il a certains des tics des héros de polar, il a surtout le poids du monde à porter sur les épaules. Pour un peu, on le prendrait pour un Dieu le Père surmené, et dépassé par sa création (mais au fait, Maigret...).

C'est Maeterlinck qui l'a dit: *Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes.*

Joseph Bodson



Jean C. Baudet,

Curieuses histoires des dames de la science,

éd. Jourdan, 315 p., 2011

Ceux qui chercheraient dans le présent ouvrage un intérêt purement anecdotique, en seraient pour leurs frais. En effet, c'est de façon très sérieuse que l'auteur aborde le problème, ou plutôt les problèmes, qui entravaient la démarche des femmes attirées par la science. S'il y met parfois quelque humour, cet humour ne fait qu'y apporter un supplément d'intérêt.

La proportion de «femmes savantes» relevée pour l'Antiquité et le Moyen Age est assez effarante: on pourrait les compter sur les doigts d'une main. Citons seulement la malheureuse Hypatie, philosophe d'Alexandrie martyrisée par les chrétiens. Vous voyez, il n'a pas fallu attendre Galilée...

Pour le Moyen Age, on retiendra Hildegarde de Bingen, herboriste et musicienne.

La situation s'améliore nettement au XVIII^e siècle, et notamment en Italie, où plusieurs femmes deviennent professeur d'université. Ce XVIII^e siècle fut dominé en bonne partie par les découvertes de Newton, et ce fut une femme, Emilie du Châtelet, l'amie de Voltaire, qui l'introduisit en France, jouant ainsi un rôle considérable.

Et l'histoire se poursuit, avec des femmes de plus en plus nombreuses, dans des domaines de plus en plus divers, et certains où elles excelleront: Jean Baudet a raison, je crois, d'insister sur leur adresse dans les sciences qui demandent des qualités d'observation et de patience.

Parmi les obstacles, bien sûr, à côté du préjugé masculin, les soins à apporter à leur famille, les naissances, les soucis de toute sorte qui, le plus souvent, sont épargnés aux hommes.

Et l'on ne peut que saluer, en terminant, le souvenir de ces femmes, au Canada, victimes d'un sauvage attentat, d'un préjugé criminel. Oui, pour la plupart de ces femmes, la science aura été une passion, et un apostolat. C'est tout cela que nous montre Jean Baudet en ce livre, avec l'art de raconter, la verve qui lui sont propres. Et c'est passionnant.

Joseph Bodson



Cahier Ghelderode,

Petit Ghelderode Illustré,

éd. Lansman, 223p., 2011

Ce premier Cahier Ghelderode est un succès.

Sur la couverture, une photo qui se trouve au musée de la littérature, dirigé par Marc Quaghebeur. Le livre est publié par l'association internationale Michel de Ghelderode que préside Jean-Paul Humpers.

Depuis des années ce comédien belge s'intéresse à l'œuvre et à la vie de cet écrivain hors du commun de notre littérature française de Belgique. Il y a eu des tentatives de créer un musée Ghelderode à Schaerbeek où notre auteur a travaillé aux archives. Puis le musée s'est déplacé à Ixelles, commune natale du célèbre dramaturge.

Comme Michel de Ghelderode a écrit *La Flandre est un songe* toute son œuvre se situe dans cet entre-deux qui caractérise plusieurs de nos auteurs : Charles De Coster, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren et même Liliane Wouters.

Ce livre, magnifiquement illustré, réjouit quiconque adore la vie large et joyeuse, populaire de Bruxelles.

Michel de Ghelderode a beaucoup écrit pour les marionnettes de Toone, dont les représentations avaient lieu autrefois Place de la Chapelle au «Lievekenshoek» (actuellement le magasin de meubles



« Le Bon Repos »). Pour le moment, ce théâtre a repris racine au cœur de l'îlot sacré près de la Grand-Place de Bruxelles. Il fait des études à l'Institut Saint-Louis et puis au Conservatoire Royal dont il se fait renvoyer. Mais il a toujours insisté sur l'importance de la musique. Il a fréquenté les peintres et les artistes. Pendant la guerre de 40, il perce vraiment comme dramaturge. Dans les universités, on représente *Sire Halewyn*. Puis, à la Libération, son œuvre fait fureur à Paris, un nouveau William Shakespeare est né. Et c'est lui que Jean-Paul Humpers prétend célébrer dans cet intéressant petit volume.

Le Président de la Fondation Michel de Ghelderode remercie plusieurs de nos membres pour leur collaboration appréciée : Michel Joiret et Roland Beyen, qui édite des lettres de l'écrivain.

Émile Kesteman

La vie au musée Camille Lemonnier



Depuis février dernier, messieurs Jacques Detemmerman et Gilbert Steven viennent régulièrement consulter, au musée, les inédits, tirés à part, dossiers de presse et autres textes rares de la bibliothèque personnelle de Camille Lemonnier, en vue de la réalisation d'une bio-bibliographie détaillée de l'écrivain. Cet ouvrage, publié par l'Académie royale de langue et de littérature françaises, verra le jour en 2013, année centenaire de la mort de l'auteur d'*Un Mâle*.

Michel Otten, professeur de littérature française de Belgique à l'UCL, a été chargé par l'écrivaine roumaine, Petruta Spanu, de remettre au musée la traduction du roman naturaliste de Camille Lemonnier, *L'homme en Amour*, sous le titre de *Barbatul Andragostit* (Ed. Fides). C'est le troisième livre de Camille Lemonnier qui est ainsi traduit en roumain. Parmi ceux-ci, *Un Mâle*.

Visiteurs belges

Lisa Leyla, M. Hemerijk (conservateur du musée Emile Verhaeren), Carel Clement, Emilie Maes, Jacqueline Timmerman, Marie-Christine Mouthuy, Andrée Odekerken (chef de cabinet de l'échevine Nathalie Gilson), Isabelle Six et Françoise Fontaine (patrimoine d'Ixelles).

Visiteurs étrangers

Salvino Palermo (Sicile), Jean-Christian Ats (Strasbourg).

2700 jeunes ont lu...

... chacun cinq romans, et ont décerné le mois dernier leur désormais célèbre Prix des Lycéens, fondé en 1993.

Chaque auteur se vit remettre un prix particulier, dont l'intitulé reflète la caractéristique principale de son œuvre. Trois de nos membres figurent au palmarès. Bernard Charneux reçut le Prix du plus beau cri d'amour pour *Maman Jeanne; Décidément je t'assassine*, de Corinne Hoex, fut récompensé par le Prix doux-amer; Armel Job, avec *Tu ne jugeras point*, cumula le Prix lampe de poche qui nous tient éveillé, le Prix des délégués et le grand Prix des Lycéens.

Ce prix est important pour un écrivain parce que, comme le disait Armel Job, il est attribué par des élèves de 5^e et 6^e de l'enseignement secondaire, c'est-à-dire par un jury populaire dans le sens noble du terme, un public authentique, libre, qui élit le livre qui lui plaît. Mais il est tout aussi enrichissant pour les jeunes lecteurs : à travers les livres sélectionnés, ceux-ci ont pu côtoyer des écritures très différentes. Ils ont aussi appris à dépasser le « j'aime, je n'aime pas », à mettre des mots sur leurs préférences et à justifier leurs choix tout en gardant leur liberté d'interprétation. *J'en suis heureuse et j'encourage cette multiplicité d'interprétations*, se réjouit Corinne Hoex, répondant à l'une des questions qu'avaient préparées les élèves pour chaque auteur.

On dit que les jeunes ne lisent plus ? Si certains, il est vrai, demeurent aussi étrangers à la lecture que d'autres le sont au sport ou à la musique – mais n'est-ce pas un droit ? –, il en est aussi qui se révèlent de vrais dévoreurs d'histoires. Il en est encore qui



commencent à lire « autrement », intégrant le virtuel dans leurs pratiques, comme l'iPad et le livre numérique.

À l'issue de la sympathique remise des prix, rehaussée par la présence active des ministres Fadila Laanan et Marie-Dominique Simonet, les élèves avec lesquels nous avons parlé ont été unanimes : après avoir vécu quelques mois en compagnie des personnages de papier, ils souhaiteraient poursuivre le dialogue avec leurs auteurs en chair et en os.

Dans les salons de l'AEB ?

Jean-Pierre Dopagne

Merci, l'arbre!

En sus des aides octroyées de longue date par la Communauté française et le Fonds national de la littérature, la nouvelle forme de *Nos Lettres* bénéficie du soutien de la Commune d'Ixelles.

Son bourgmestre, Willy Decourty, était en octobre dernier l'invité d'honneur de notre Rentrée littéraire. Dans son discours, il déclarait: *Je demeure convaincu que la littérature, et finalement peu importe le support, a l'éternité devant elle. Une œuvre littéraire est avant tout une démarche de réflexion, de sensibilité, d'intelligence.*

Il évoquait ensuite l'évolution de la littérature belge depuis la création de notre pays, l'attrait qu'exerce la France sur les écrivains de langue française et leur solitude dans la modernité du monde actuel. Il concluait:

L'avenir incertain de notre pays ne peut que contribuer à la distanciation géographique de notre littérature. En revanche, celle-ci trouve dans le vaste univers de la langue et de la culture françaises un refuge et une place légitime. Et l'Association des Écrivains belges de langue française y puise des raisons nouvelles d'exister. Vous avez la volonté d'aller de l'avant, de vous adapter à ce monde en bouleversement, de créer, d'inventer. Permettez-moi de vous assurer de tout mon soutien dans la réalisation de vos projets.

«Res non verba»! Quelques mois plus tard, ce soutien est devenu réalité.

Que le Collège des Bourgmestre et Échevins trouve ici nos remerciements les plus chaleureux, et particulièrement monsieur Decourty, pour le grand intérêt qu'il porte à pour nos activités.

Sans oublier – décidément, il n'y a pas de hasard – notre ami l'arbre... emblème de la Commune d'Ixelles!

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N ° 1 | JUIN 2011



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 – 1050 BRUXELLES

TÉL. ACCUEIL : 02 512 29 68 – TÉL. SECRÉTARIAT : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE – CCP : 000-0092202-52

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

ÉDITEUR RESPONSABLE : JEAN-PIERRE DOPAGNE

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE,
DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE, DE M. WILLY DECOURTY, BOURGMESTRE,
ET DU COLLÈGE DES BOURGMESTRE ET ÉCHEVINS D'IXELLES

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres et amis de l'AEB.